

Tous les matins, je traverse la route les yeux fermés. C'est un rituel. Je n'y peux rien. Alors que d'autres se piquent le tube, se bourrent la gueule ou trompent leur femme, moi c'est la route qui est mon juge, mon destin, ma révérence bientôt. C'est moche, je sais. Trois ans que ça dure, ça fait beaucoup de matins. Tout du long, c'est des saules pleureurs. On y vient au pas de charge. Plein de gens dedans. Une fois, on s'est arrêté, pas en colère, rien du tout, juste si on pouvait m'aider, des gens bien, et puis on est reparti. Aujourd'hui c'est désert, personne, pas un chat. Va savoir. Faut dire que ce n'est pas la nationale la plus fréquentée non plus, mais quand même, un accident c'est vite arrivé, et puis des deux-roues, il en vient, ça tue un homme, et même facilement, on ne sait pas, on ne sait jamais. Parfois ça fait crac dans le vent. Je pense que c'est pour moi. Et puis non. Juste une branche morte.

Il commence à pleuvoir. Ça coule dans mon dos, de la chair de poule jusqu'à demain, à grelotter des dents, quitte pour une bronchite, je suis si faible. *Cui cui* fait un oiseau. Je lui réponds *merde, ça ne te regarde pas, va donc chez ta mère si tu n'es pas content, elle te cherche peut-être, les mères, ça cherche toujours*. La route, je la traverserai demain encore, c'est certain. Je n'ai jamais compris ceux qui conjurent le sort en croisant les doigts, en se grattant le nez ou en se mouchant deux fois, ceux qui touchent du bois, jettent du sel, retournent le pain ou crachent par terre, ceux qui prient saint Antoine, sainte Rita pourquoi pas, jamais deux sans trois, qui comptent jusqu'à cent, jusqu'à mille, qui se lèvent du pied droit ou qui évitent le noir, ceux qui reviennent toujours au même endroit, leur pèlerinage, leur Compostelle, comme si ça allait changer quelque chose, effacer les parts d'ombre. Tu parles. Des naïfs! Des perdus! Des prières païennes! La répétition n'est jamais qu'un cercueil qui se présente trop tôt. C'est ce que je dis.

Pourtant, je suis comme eux, je la traverse, la route, pour en finir une bonne fois pour toutes. Un médecin y a vu une image. La route, la vie, vous voyez, quoi. Il n'a rien compris. C'est le cerveau. Les souvenirs.

Trop de gens qui habitent encore mon esprit. Ça viendra. Un jour peut-être. Pas à tortiller, un pied dans le trou, et puis voilà. C'est là que tout finira. Écrasé. En bout de course. Et mes boyaux leur péteront à la gueule. Des viscères sur un pare-brise, ça glisse, c'est dégoûtant, tant pis pour eux, jamais dit que la vie était drôle. Et ils viendront, et ils diront que j'ai bien vécu, que j'avais des manières, ça se recueille bien, les faux-culs, et moi je serai derrière les choses et on n'en parlera plus. Avant, j'avais ma mère, c'était bien commode. Elle avait pour moi des ambitions. À m'attendre des semaines entières avec des ex-voto dans le ciel. Mais elle n'est plus.

La nuit, je n'y vais jamais. À cause des lumières! La nuit, s'il n'y avait pas le jour, ça serait parfait, on n'en ferait pas toute une histoire. C'est comme les gens. S'il n'y avait que des salauds, des pauvres ou des Belzébuth, on n'en saurait rien sur la nature humaine. J'avais une amie à qui je disais tout et qui m'a demandé de ne plus y aller, *fais pas le con!* Je ne l'ai plus. Les amis, ça ne comprend pas ces choses-là, ça se croit un prolongement de soi mais c'est tout fané quand vient le goût de la mort.

Après, je rentre chez moi. Assis à mon bureau, je repense à tout ça, les coudes sur la table. Je serre mon cou, ça fait des cercles et des étoiles, ça progresse, picote, grossit, comme des ronds dans l'eau, c'est tout bleu, avec des formes sans nom, ça ne fait pas mal, à la fin c'est même agréable. Le cœur dans mes mains, je transpire. Et puis sonne le tocsin, une sirène qui s'alarme, branle-bas de combat, acouphène et compagnie. Le cri du silence. J'aimerais revenir au temps d'avant. Mais je ne peux pas. Je ne serai jamais léger de mes peines. À quoi ça sert, de toute façon?

Je suis lieutenant de police. Enfin, j'étais. Ça ne fait pas un homme. Tant pis. À l'examen d'entrée, on m'a demandé combien faisaient deux et deux. J'ai répondu *Prévert*. On m'a donné un coup de pied au cul. C'était l'époque. J'ai quand même gradé. L'obstination, ça mène à tout, on ne peut pas dire le contraire. J'en ai arrêté des crapules, et des fameuses en plus. La bande à Despond, ceux du braquage d'Évreux, les Bender et les autres, c'était moi. Le David, avec sa chignole, pas du chiqué, ça tirait dans tous les sens. On m'a vite muté. Quai des Orfèvres, c'est là que ça se passe. Pas besoin de képi, c'est de l'action qu'on veut. Ils n'avaient que ça en bouche, le commissaire, le préfet, le ministre. Des résultats, ils en ont eu. Et pas qu'un peu. Par-devant, je ne leur ai jamais tiré dessus. Dans leur dos, je ne dis pas. Ce fut mon grand orage. Le jour de mon départ, on m'a bien regardé. Et puis oublie, ils n'ont rien compris. Je n'ai même pas reçu de montre. D'habitude, ils en donnent, pas du toc, presque du suisse. Mais là, un coup de balai. Zou! Faut pas que ça reste. Les cocoricos, les flonflons, la rosette, ça sera pour une autre fois.

Maintenant, je suis vieux. La mémoire en passoire, les bras comme des nouilles, à trembler de misère, mes chagnottes dans un bocal, mes pantalons souillés. La révolution, il y en a qui ont essayé, ça sera sans moi. C'est bientôt mon tour. Je n'aime pas le béton. Quand j'étais petit, on pouvait se baigner dans la Seine, manger un fruit sur un arbre, c'était bien. Aujourd'hui c'est foutu, c'est gâté, plus moyen. Au troisième vit une femme. Une acariâtre. Je lui joue des tours. La chambre à lessive, c'est le cirque Barnum, ça passe le temps. Devant la porte, elle met ses chaussures. Elle les retrouve à tous les étages, *déglingué*, qu'elle me dit. Parfois je lui téléphone au milieu de la nuit, juste pour une voix. Et puis je raccroche. On y passera tous.

Je me souviens d'un taxi. C'est là que tout a commencé. On m'avait dit c'est facile, pas de soucis, ils sont réglo, des pauvres, je ne dis pas, toujours à s'en faire avec eux, toujours une main qui traîne, mais des

riches, pas misérables du tout, collets montés et casiers vierges, il ne peut rien t'arriver. Mais voilà! Ils m'ont fait le coup du père François! *Au placard! Au rebut!* Il n'y a pas de coupables. Que des naïfs. On ne peut rien y faire. Mes lèvres se mêleront bientôt à la terre. De la gélatine dans la boîte à cigares. C'est tout moi. Dans ma bouche, pas de regrets. Ma sève, c'est mon venin. Je n'ai pas à me plaindre. Je préfère ça à la maison de fous. Ça s'encule bien entre malades. Faut le savoir. Tout le reste n'est que littérature.

En vérité, en vérité, je vous le dis, voici toute l'histoire.



Originaire du canton du Valais en Suisse, **YVES GAUDIN** est musicien, musicothérapeute et docteur en psychologie. Il a notamment travaillé sur l'enrichissement du langage des enfants autistes dans le cadre de sa thèse. *En vérité* est son premier roman publié en France.

Yves Gaudin, *En vérité*
Roman

176 pages | ISBN 978-2-35087-558-3 | 16 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2020 | www.heloisedormesson.com